

Journées d'études

Un fantasme prêt-à-porter ? Questions sur le fantasme féminin

Samedi 06 mars 2021

Intervention de **Patricia Le Coat Kreissig**

Au-delà du fantasme

Il m'est arrivé une drôle de chose. Penchée sur le titre de ces journées « Un fantasme prêt-à-porter » et en train de me demander ce qu'il peut bien cacher, ce qu'il porte « en dessous » comme on dit, une autre question, est venue troubler mes réflexions sur un fantasme nommé Autre, féminin. « Prêt-à-porter » ? C'est à dire confectionné une fois pour toutes à l'identique, un produit unique, en contraste avec un éventuel fantasme « apprêté » réalisé sur mesure, marqué par la signature d'une certaine subjectivité ?

Ce qu'il s'est passé, sur ma feuille encore blanche s'est produit dans une écriture, un lapsus calami : Je lis : « Y a-t-il un inconscient féminin ? »

L'inconscient au travail est venu prendre la place du fantasme. Cela engage.

Le fantasme, en effet, tel qu'il se manifeste officiellement, c'est à dire sous sa forme imaginaire, anime un sujet grâce au lien qu'il met en scène portant sur sa relation avec cet objet particulier, objet du désir, qui est désir de l'Autre, c'est-à-dire inconscient.

Pourtant, sous des aspects variables et en général sublimés, fantaisies ou rêveries diurnes, il voile le désir, barre l'accès à ce que je voudrai appeler ici « Urdésir », qui est différent du « Wunsch » freudien et peu commode car il conduit le sujet en dehors des zones de son confort personnel, des règles morales, voire même des limites de la loi.

Il est donc fort compréhensible que ce qui modère-en quelque sorte- l'expression libre du désir, se retrouve dans la clinique des névroses, à partir de laquelle Freud inscrit le mythe de l'Œdipe, dans le culte du père. Cela explique pourquoi le sort du garçon n'y est pas le même que celui de la fille. La différence œuvre. Ce qui caractérise l'avoir du garçon fait écho en creux au « ne pas l'avoir » de la fille, à la marque négative, pure absence, au vide.

L'avoir, concerne le pénis en tant qu'objet réel. Mais c'est aussi l'avoir, le phallus symbolique, et tout ce, qui imaginairement le représente : la force, la puissance, le pouvoir ...

Mais parce qu'elle ne l'a pas, le pénis réel, elle se débrouille et elle construit un rapport symbolique avec l'objet phallique à partir du don qu'elle reçoit grâce à l'amour d'un père. Evidemment, nombreux sont aussi les équivalences symptomatiques que ce phallus peut éventuellement prendre. Freud en témoigne avec ses fameux cas d'hystérie féminine.

Admettons : elle ne l'a pas. Cela ne veut pourtant pas dire qu'elle ne saura pas participer à la mise sous tension de l'espace érotique dans lequel se tissent les relations entre homme et femme. Au contraire.

Car la présence en l'absence, le fait que si elle ne l'a pas, elle peut pourtant en prendre l'aspect, l'être, l'objet du désir, être phallicisée, c'est à partir de cette place de semblant, semblant d'objet qu'elle creuse le lieu, le reflet de sa féminité.

Elle est Autre.

Et ce qu'elle demande, c'est d'être aimée et désirée. Mais d'être désirée en tant qu'Une, phallicisée étant pourtant Autre, grand Autre, se sachant dépourvue du phallus réel et pourtant prête à accueillir cette vacillante présence-absence du signifiant phallique.

De la nature de cette incise, découle un savoir sur la chose, savoir féminin.

Ce qui, du Nom-du-Père, au symbolique du lieu Autre, à l'objet a, objet du désir, la concerne pour peu qu'elle y consente, peut lui donner accès à une possible identité féminine. Du semblant, à l'être, l'identité féminine est sans commune mesure.

Que ce soit dans le masochisme ordinaire où bien dans le rôle de la reine voire de la déesse, elle s'exprime. Mais ce qu'elle exprime ainsi, est-ce son fantasme ?

Quand Freud écrit « Ein Kind wird geschlagen » il apporte un certain nombre de cas concernant des filles. Nous avons l'habitude de dire qu'il s'agit là d'un fantasme. Mais est-ce fantasme féminin et du coup un fantasme masochiste ? C'est une demande d'amour. L'enfant cherche l'amour du père. L'enfant est l'objet, cherche à être l'objet du père ... l'objet du désir ? L'inconscient règne. Dans le titre original l'enfant est grammaticalement objet ; il n'est pas l'auteur. Ni du fantasme, ni de l'acte. Il reçoit. Elle reçoit, elle accueille les coups de l'amour, peut-être même les coups du désir ... du père.

L'Autre, le désir de l'Autre c'est pourtant le sien. Sous tous ses aspects. Il n'y a pas de modèle, pas de normes mâles qui lui dictent « un comment faire » « comment être femme » « comment désirer ».

Du vide, du trou, du zéro, de l'appui pris sur le père en tant que fondateur de son désir, au Un représentant phallique, c'est en tant que « pas-toute », pas toute dépourvue, pas toute munie, qu'elle prend racine dans sa féminité.

Lacan l'écrira « Racine de moins Un ».

Sur ce fond de son « être » Autre, une à une, elle se montre différente. Elle est pure différence. C'est ainsi qu'elle n'est Pas-Toute soumise au fantasme, mais qu'elle lui donne naissance, qu'elle fait naître du fantasme, qu'elle l'alimente, qu'elle le soigne et qu'elle l'aime. Le fantasme s'inspire de source féminine.

Le sujet désirant « S barré », dans le tableaux de la sexuation, s'inscrit côté homme.

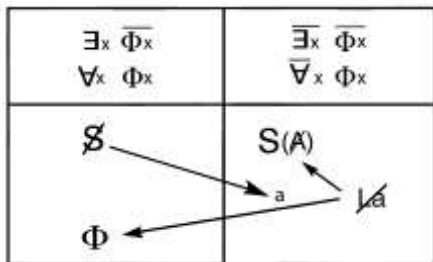
Lacan l'oriente. Il trace à partir de là une flèche en direction de l'« objet a », côté femme, S de grand A barré. S(A).

Ce n'est pourtant pas l'aspect vide, le rien de l'objet qu'il cherche à atteindre. C'est « La Femme », Idéal inatteignable. Celle, qui devrait lui offrir l'accès au « Grall », à l'objet

perdu ... du fantasme. Nous ne sommes donc pas trop surpris de constater, qu'en effet il ne cesse de ne pas la trouver, de se heurter à la structure, à l'impossible du Réel qui s'y impose.

Parce que dans le champ de l'Autre, côté femme, cette La Femme, écrit Lacan -et nous trouvons la preuve dans notre quotidien clinique- n'existe pas. Elle n'existe pas, car le Un prêt-à-porter ne lui est accessible que sous sa forme symbolique en tant que don, trompe l'œil, semblant...

Une à une elle invente ainsi un style. Etre différente chacune, et pourtant altérité, Autre, marquée par le trait de la négativité, passe pour elle par cette inventivité singulière face au manque.



Comme nous sommes nombreuses aujourd'hui, à avoir été interrogées sur la question de ce qui pourrait éventuellement constituer notre fantasme, fantasme féminin et sur ce que nous pouvons en dire, logées -à priori, c'est-à-dire plus ou moins- côté droit du tableau de la sexualité dans S de A barré, $S(\bar{A})$, prisonnières mais « pas-toutes » emprisonnées-, allons-nous aborder la question toutes à l'identique, à l'unanimité ?

Que pouvons-nous dire de la différence entre S barré \bar{S} et S de grand A barré $S(\bar{A})$? Ou comment dire l'objet qui féminise ?

Quand la barre, le trait ne frappe pas le sujet dans son rapport au signifiant, mais l'Autre qu'il creuse, elle lui signifie la particularité de son rapport au trou, au vide.

L'Autre ne peut se dire. Nous pouvons parler de l'Autre mais pas l'Autre. Son essence propre échappe à sa prise en parole. Il peut pourtant s'écrire. Cette écriture du signifiant du grand A barré $S(\bar{A})$, marque le pas de l'énonciation à l'énoncé, du dire au dit, ouvre l'espace de l'infini.

Mais « Che vuoi » ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Qu'est-ce qu'elles me veulent ainsi ?

Comment s'articulent fantasme et jouissance au féminin ? Silicet.

Ecoutez. Entendez ce qu'elles peuvent en dire :

« C'est sous la forme d'un vécu vertigineux ; un pied au bord, un pied dans le vide ... en tant que sensation « océanique ». Oui, c'est ça : le vide plein qui n'est pas un vide de Rien mais un vécu de complétude plus fort que confortable où il ne manque Rien. Un état de célicité complète qui témoigne d'un vécu non pas d'être manquant mais d'un manque absent qui dévoile l'état manquant sans pourtant manquer. C'est cela l'impression de ne plus trop y être dans son identité. C'est à cela qu'aspire le fantasme féminin, qui ne vise que la complétude féminine ».

On dirait Schreber en train d'unir toutes les jouissances, homme et femme à la fois et pourtant cette femme n'est pas folle. De l'objet, elle n'en dit rien. Elle le porte en son sein, l'objet de l'Autre, inconscient, féminin. Le fantasme c'est à elle qu'il s'adresse.

Ce qui paraît scandaleux, si elle est Autre, l'inconscient elle l'est, et du coup elle n'en a, en effet, pas. La formule lacanienne : Il n'y a pas d'Autre de l'Autre fait sens.

Entre être et avoir il n'y a pas de rapport ... pas de rapport sexuel.

Pas plus d'ailleurs qu'entre la lecture de la formule du fantasme de gauche à droite et de droit à gauche. Si « S barré » s'écrit côté homme, et « a » côté femme, telle que Lacan le propose, alors nous n'avons pas le même point de départ dans la lecture de la formule du fantasme.

Le désirant vise la désirée. Mais qu'est-ce qu'elle veut, elle ?

Comme nous ne parcourons pas la bande de Moebius dans le même sens... nous risquons de nous éloigner voire de nous heurter.

« *Aspirée par le vide, un pied dans le vide...* », disait la jeune analysante que je viens de citer, elle s'accroche, elle prend pied sur le bord côté homme grâce à la formule du fantasme : S barré poinçon petit a. $\$ \diamond a$. L'être : Femme pour l'au-moins-Un, Homme.

A S(A), S de grand A barré, ce manque dans l'Autre qui constitue la condition de son être, sa vérité, sans le savoir elle y prête corps.

S de grand A barré, S(A) ou : il n'y a pas d'Autre de l'Autre, relève de l'écriture. Seul l'écriture peut témoigner du réel de l'existence féminine, du vide structurant dont elle exprime l'effet, si ce n'est que dans la manière, dont s'organise la jouissance pour elle. Elle est Autre et dans l'axe de son regard, la tache aveugle au fond d'oeil cache l'objet a, le nerf de la guerre - des sexes.

La femme n'existe pas alors c'est bien une à une qu'elles se débrouillent plus ou moins solidement accrochées à cette flèche du fantasme qui traverse le tableau de la sexualité et la relie à S barré, en tant qu'objet a, objet du fantasme mâle, de son fantasme.

C'est ainsi que le fantasme, la touche, la concerne et lui donne consistance.

C'est un fantasme du pêcheur. Et elle mord à l'hameçon qui lui est lancé ; elle répond et rejoint le rivage côté homme, côté phallus. Enfin un peu de la terre ferme pour elle, la sirène, la nymphe, l'Ondine. Elle, se trouve là, enfin phallicisée, transformée.

Deux flèches traversent le tableau de la sexualité. La première correspond à l'écriture du fantasme, part de côté homme en direction du côté femme, la seconde donne accès à une femme, dans sa subjectivité féminine, au phallus côté homme. « *C'est à cela qu'aspire le fantasme féminin, qui ne vise que la complétude féminine* » disait la jeune analysante avec beaucoup de finesse ...

Retenue par S de grand A barré S(A), dans l'ivresse d'une jouissance hors pair, elle n'est « Pas-toute » engagée au fantasme, c'est certainement le prix de sa jouissance. Cette dernière ne lui est accessible qu'au prix d'un sacrifice, d'un renoncement qui porte sur un fantasme qui

lui serait propre, sur l'équivalence d'un fantasme à celui qui lui est adressée et dont elle s'en sert.

N'oublions pas que dans son champ, dans son Heim, elle abrite, non pas d'un signifiant Un, mais une lettre, lettre « a », l'objet du désir de l'Autre, désir inconscient. Ainsi s'écrit l'adresse du fantasme : a.

Il aurait été trop facile de dire que le fantasme féminin consiste simplement à l'être, cet Une pour Un homme, de constituer son autre moitié comme le suggère le discours d'Aristophane dans le Banquet de Platon, d'être cette moitié qui lui manque, sa partie parfaite.

Si la structure psychique se soutient du Un de chaque consistance R S et I pour faire Un de 3 voire de 4, -le symptôme en plus- le deux du couple homme-femme n'est que pure illusion.

N'est-ce pas cette illusion qui aurait pu alimenter l'idée d'un fantasme hystérique féminin basé sur un noeud à 4 qui inclut le symptôme, le nom du père incorporé, donc l'amour pour une figure paternelle comme quatrième, symptôme ?

Un fantasme qui viserait non pas un objet du désir mais l'amour, l'amour du père ? Un pseudo fantasme, en quelque sorte. Un « Fantasme Symptôme » ?

Quand Lacan nous incite à nous passer du Nom-du-Père à condition de savoir nous en servir, il nous demande de nous libérer de notre symptôme et de prendre appui sur un savoir qui nous dit, qu'il n'y a pas dans l'Autre, autre vérité que celle de la pure contradiction, du oui et du non, de la parole trompeuse, de la faille, du doute, de l'essence féminine source du fantasme.

Animé par le désir, le fantasme vise le sexuel, la sphère libidinale, mais dégagé à partir de la clinique psychanalytique, il peut aussi constituer une part incontournable du transfert. Noué dans les détours de la sublimation il voile un désir inconscient inaccessible au bord de la bande moebienne.

Elles sont des précieuses équilibristes, ces analysantes qui jonglant au bord de l'impossible, rattrapées par la réalité au moyen du refoulement, d'un « je n'en veux rien savoir », du refus, tout en mettant un pied de l'autre côté ... eh oui, elles n'ont pas les deux pieds dans le même sabot !

Elles savent aussi que c'est le tranchant du gibier qui fait vibrer le désir au-delà du fantasme. Au-delà d'un fantasme qui fait arrêt, qui tente à barrer la route au désir ? Un fantasme qui construit un mur, l'a-mur ?

L'écriture de l'au-delà du poinçon de la formule, ne dit-elle pas : Ne pas céder, ne pas céder sur son désir ? Ne pas se contenter d'un simple fantasme, ne pas se laisser arrêter par le fantasme, le traverser, ne pas céder sur son désir ?

Si pour un homme le fantasme s'adresse à une femme, pour une femme en tant qu'Autre, toujours soucieuse quand au semblant de l'objet qu'elle dévoile, semblant de l'objet désiré, n'est-ce pas dans le don de cet objet, dans l'amour, l'amour pour le père, mais aussi l'amour de son symptôme qu'elle trouve une inventivité et à une créativité sans limite, pas-toute folle ?

Le drame côté femme ce n'est pas tant celui d'un refus de sa condition, ni celui de la renonciation à un fantasme qui lui serait propre, que celui de sa dérobade côté amour.

Car cet objet, cet objet qui en elle parle vérité, cet objet, en vérité, elle l'aime. C'est l'amour pour l'objet qui lui donne son allure éternellement étourdie.

Pourtant cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de psychanalyste femme, au contraire !

La traversée du fantasme, cette révélation quant au fantasme et l'effet du fantasme sur elle, c'est-à-dire le fait qu'il puisse lui offrir une identité propre, féminine, la rend particulièrement accessible et sensible au discours analytique.

De l'identité -non pas symbolique c'est à dire du côté du nom du père, ni imaginaire confondu avec un trait quelconque du corps - mais réelle, identifié à l'objet a, objet du désir de l'Autre, objet du fantasme : S barrée poinçon petit a, $\$ \diamond a$, elle en sait quelque chose.

S'il existait une écriture de fantasme féminin, elle s'écrirait soit : a poinçon a : $a \diamond a$, soit : S de grand A barré poinçon a : $S(\bar{A}) \diamond a$ et nous pouvons y lire un possible accès à la folie féminine, au délire féminin.

La formule du fantasme , $\$ \diamond a$, S barré poinçon a, indique à une femme, en tant qu'Autre, que son identité féminine ne lui confère aucun statut d'unité comptable, unifiante. Elle n'est pas Une et que la seule identité qui puisse tenir pour elle, elle la trouve du côté du trait unaire, dans la différence qui s'inscrit dans chaque trait, l'un par rapport à l'autre en tant que unité distinctive, altérité. Une à une, elle doit se compter dans sa singularité.

L'accès à ce savoir, passe par une double coupure, par un double tour effectué au cours d'une analyse, et -dans le meilleur de cas- lui ouvre le chemin du désir, désir inconscient.

La traversée du fantasme, la rencontre avec le savoir, le sien sur son désir, lui ouvre des portes. Celles d'un désir qu'en tant qu'Autre, elle suscite et qui la conduit à s'y reconnaître ; s'y reconnaître dans ce désir qui ne cesse de l'animer. N'est-ce pas là un au-delà du fantasme ?